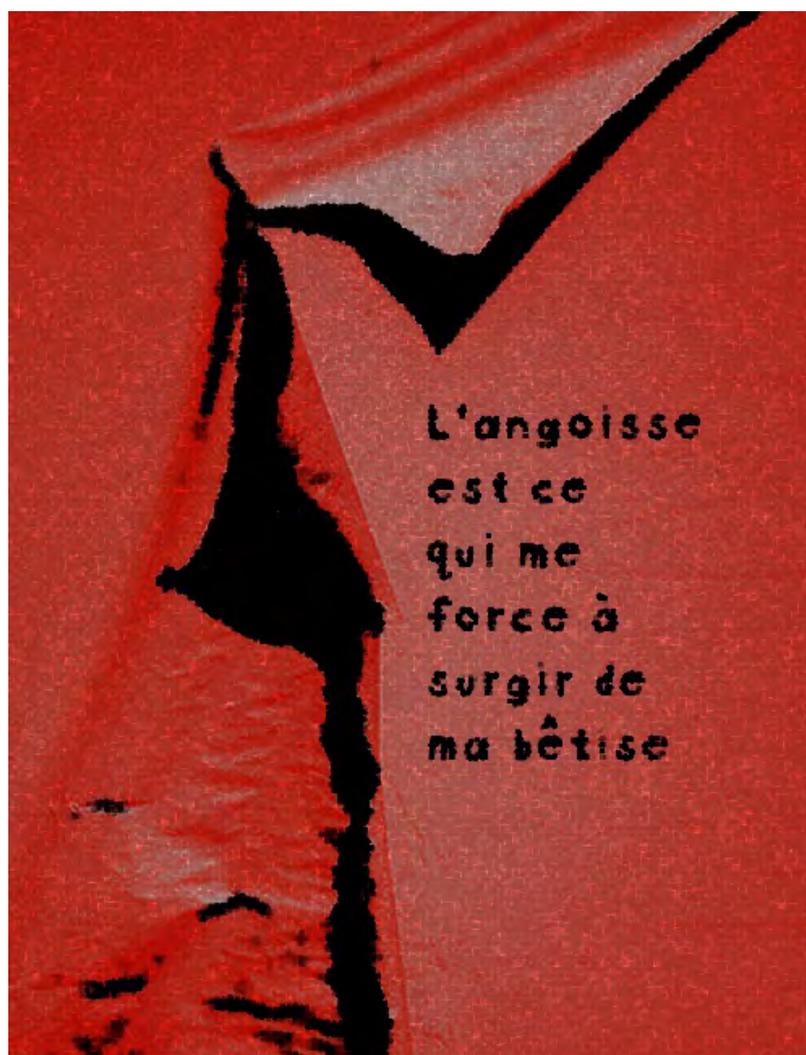


SÉMINAIRE 2014-2015

ENCORE ET ENCORE !

Retour sur la Troisième (XIII)

Transcription de l'intervention de
Christian DUBUIS SANTINI



novembre 2014

Transcription : Cécile CRIGNON

Graphorismes : Christian DUBUIS SANTINI

Treizième *Troisième*. Treizième en fait, c'est le véritable mot qu'il y a dans le poème de Nerval quand il dit : « La Treizième elle revient, c'est tout le temps la première ». Parce qu'en vérité, c'est la première heure, c'est pour ça qu'elle revient et que c'est tout le temps la première ; c'est un jeu de sens de Lacan de dire :

La Troisième, elle revient !

... en faisant référence à la Treizième de Gérard de Nerval et donc voilà, aujourd'hui c'est la treizième *Troisième*.

On va commencer par écouter Lacan. C'est un passage très important que l'on essaiera d'éclairer un peu si on peut.

LACAN : C'est quand même du malaise que quelque part Freud note, du malaise dans la civilisation, que procède toute notre expérience.

Ce qu'il y a de frappant c'est que le corps [...], à ce malaise, il contribue d'une façon dont nous savons très bien animer – animer si je puis dire – animer les animaux de notre peur.

De quoi avons-nous peur ? Ça ne veut pas simplement dire : à partir de quoi avons-nous peur ? De quoi avons-nous peur ?

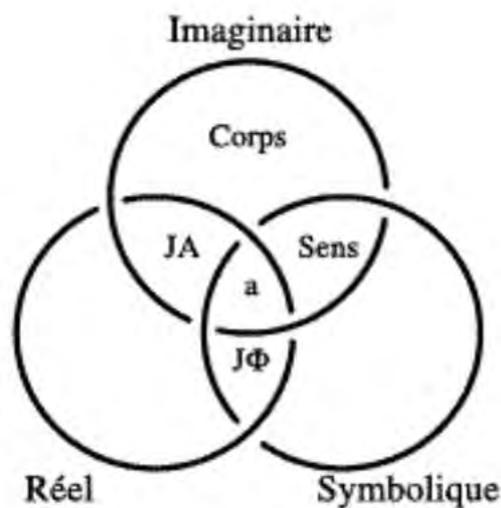
De notre corps.

C'est ce que manifeste ce phénomène curieux sur quoi j'ai fait un séminaire toute une année et que j'ai dénommé de l'angoisse. L'angoisse, c'est justement quelque chose qui se situe ailleurs dans notre corps,

c'est le sentiment qui surgit de ce soupçon qui nous vient de nous réduire à notre corps.

Comme quand même c'est très curieux que cette débilité du parlêtre ait réussi à aller jusque-là, enfin, n'est-ce pas... c'est qu'on s'est aperçu que l'angoisse, ce n'est pas la peur de quoi que ce soit dont le corps puisse se motiver.

C'est une peur de la peur, et qui se situe si bien par rapport à ce que je voudrais aujourd'hui pouvoir quand même vous dire – puisqu'il y a 66 pages que j'ai eu la connerie de pondre pour vous, naturellement je ne vais pas me mettre à parler comme ça encore indéfiniment – que je voudrais bien vous montrer au moins ceci... dans ce que j'ai imaginé pour vous à identifier chacune de ces consistances comme étant celles de l'imaginaire, du symbolique et du réel, ce qui fait lieu et place pour la jouissance phallique, est ce champ qui, de la mise à plat du nœud borroméen, se spécifie de l'intersection que vous voyez ici (fig. 6).



(figure 6)

Cette intersection elle-même, telle que les choses se figurent du dessin, comporte deux parties, puisqu'il y a une intervention du troisième champ, qui donne ce point, dont le coïncement, dont le coïncement central définit l'objet petit a. Comme je vous l'ai dit tout à l'heure, c'est sur cette place du plus-de-jouir que se branche toute jouissance ; et donc ce qui... ce qui est externe dans chacune de ces intersections, ce qui est externe à un de ces champs, en d'autres termes ici la jouissance phallique, ce que j'ai là écrit du $J(\Phi)$, c'est ça qui en définit ce que j'ai qualifié tout à l'heure comme son caractère de l'hors-corps.

Ce passage est décisif parce qu'*il ramène la jouissance au corps*, et même s'il y a cette monstration qui arrive comme une forme d'éclaircissement sublime, on revient au premier moment de *la Troisième*, c'est-à-dire à celui de l'interprétation qu'il fait du **cogito cartésien**. Et là, on peut entendre de deux manières le :

je pense donc se jouit

c'est-à-dire :

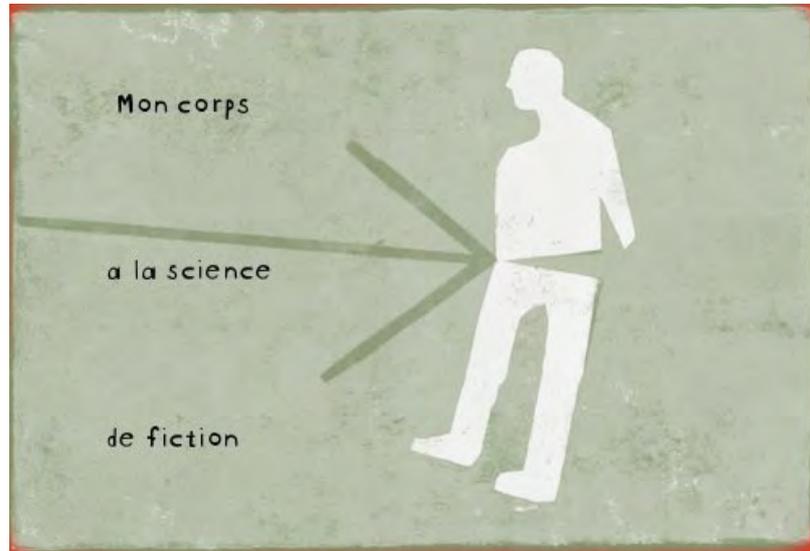
⇨ Le « je pense donc se jouit » ça veut dire « je pense, donc ça jouit *hors* », c'est-à-dire *c'est ailleurs que ça se passe*, la jouissance ;

⇨ Ou le « je pense donc se jouit » ça veut dire que c'est parce que je pense et donc je parle que *quelque chose se produit de la jouissance*.

On se souvient que le Symbolique vient assécher justement la jouissance et vient quadriller le corps de telle manière

qu'il n'y a plus de jouissance normalement possible directe par le corps, parce que c'est ça le « je pense donc je suis ».

À partir du moment où le sujet est pris dans le signifiant,
il ne peut plus directement jouir par le corps.



Peut-être que là on peut amener l'histoire de **la peur**. Du fait que la jouissance arrive comme venant de l'extérieur, comme quelque chose d'étranger puisque si *je pense*, ça veut dire que *ça jouit*, ça jouit **en dehors** de là où je pense.

En remplaçant ce qu'on a appelé **le choix forcé** entre :

- ⇨ le « je pense »
- ⇨ et le « je suis »

... du moment que nous avons choisi **le langage** — et même les psychotiques ont choisi le langage, c'est-à-dire que ce n'est pas que des névrotiques dont je parle — :

Le fait même d'être des parlêtres, d'avoir été colonisé par le langage, de choisir d'être humain, ça veut dire que la jouissance, nous en sommes coupés.

La jouissance de l'être a priori,
nous n'y avons pas accès.



Donc dans l'histoire du **retournement**, on l'a vu, d'un point de vue disons « objectif » si tant est que ça ait un sens, mais c'est juste une projection, l'objectif, *l'objectif est projectif*, on peut dire que :

⇒ Le sujet préexiste d'abord puisque chacun de nous est d'abord nommé en tant qu'enfant à venir, il existe *dans* le réseau de signifiants à venir. Donc de ce point de vue là : *c'est le signifiant qui préexiste* ;

⇒ Mais du point de vue de l'expérience phénoménale, c'est à partir du corps que le signifiant arrive dans un deuxième

temps pour coloniser le corps et le vider de toute la jouissance : *c'est la jouissance qui préexiste.*

Donc quelque part « plussss-de-jouir » ou « plus-de-jouir » c'est presque un pléonasme parce que *la jouissance ne peut venir qu'à partir du plus-de-jouir*, c'est la même chose. On peut entendre « plus-de-jouir » ou « plussss-de — jouir » c'est-à-dire :

⇨ « **plusss-de jouir** » comme la plus-value, la Mehrwert marxienne que Lacan récupère ;

⇨ mais aussi le « **plus-de-jouir** », comme il n'y a plus de possibilité de jouir directement.

Voilà, ça, c'est peut-être le plus difficile d'accès concernant cette opération-là qui est **la castration**, mais en fait qui est le plus simple.

C'est-à-dire qu'il y a un corps, tout dans notre corps — ses constituants, ses atomes, etc. — appartient à cette terre ; d'ailleurs, les corps se fondent dans la terre et disparaissent dans la terre parce qu'il y a quelque chose de l'ordre de l'appartenance à cette terre.

Mais le sujet, lui, n'est pas de ce monde.

Le langage c'est autre chose, c'est autre chose qui n'est pas soluble là-dedans. Donc dans le fait d'être dans **la castration**

symbolique¹, ce qui est en fait peut-être le plus difficile à comprendre et ce qui pose le plus de difficultés, c'est que :

C'est le Symbolique qui est castration.



¹ Comment prendre assez de recul pour réfléchir aux paradoxes de la jouissance?

Pour les trumains, la jouissance est strictement indissociable du plus-de-jouir, le reste résultant de l'opération de castration (c'est-à-dire l'immersion a priori du corps de chacun des membres de l'espèce dans le bain "constitutif" du langage qui le colonise...)

La castration symbolique, cela ne veut pas dire que la castration est symbolique, cela veut dire que c'est le Symbolique qui est castration, il n'existe plus dès lors aucun accès pour le parlêtre à l'immédiateté de soi-même, à son propre corps, hors la médiation du langage.

Le savoir n'est donc pas savoir de la mort, mais bien savoir de la castration, raison pour laquelle les trois positions répondant des structures du langage incorporé se définissent par rapport à ce savoir:

- ☞ je ne veux rien en savoir,
- ☞ je ne peux rien en savoir,
- ☞ je sais bien ...mais cela ne vaut pas pour moi, mais pour l'autre.

La grandeur de Lacan fut d'élever névrose, psychose et perversion à la hauteur des trois (seules) réponses philosophiques d'un sujet (réel) pris aux filets de l'(in)existence symbolique.

Le fait d'être colonisé par le langage, c'est-à-dire d'être inscrit dans la chaîne signifiante, nous coupe définitivement d'un accès direct à notre corps, c'est-à-dire à l'immédiateté de notre corps.

Pour avoir accès au corps j'ai besoin de la médiation du Symbolique c'est-à-dire de me représenter. C'est-à-dire moi personnellement, je dirais, il faut que j'imagine que je suis Christian pour pouvoir avoir accès à mon corps, mais ce n'est pas le corps — l'anatomie — c'est l'image que j'ai de mon corps.

Voilà, la difficulté c'est, dans ce choix forcé, d'être **du côté du sujet** parce qu'on a vu que même dans la **différence sexuelle**, dans le choix de **sexuation**, entre le choix féminin et le choix masculin :

⇨ **Si l'homme choisit l'être**, c'est juste qu'il donne une consistance à son sujet, il dit « moi je » et c'est tout, il n'a pas plus accès au corps que la femme, au contraire même;

⇨ Puisque elle, la femme, **en choisissant le sujet pur, c'est-à-dire un sujet sans prédicat**, il y a quelque chose qui peut venir du corps, donc elle n'est pas autant désincarnée que l'homme qui est, lui, en entièrement pris dans le signifiant, c'est pour ça que la **jouissance phallique** est entièrement de son côté ; tandis que pour la femme, il y a ce qu'il appelle « **cette autre jouissance** » qui est énigmatique pour la femme elle-même.

Donc ça, ça fait quand même une différence.

Il faut penser que **la peur** dont parle Lacan :

La peur du corps

C'est que le corps ne nous appartient pas en quelque sorte.

Il faut une forme **d'étrangeté** de notre corps, et s'il y a peur et qu'il parle **d'angoisse**, c'est que l'angoisse, il la définit comme **une peur de la peur**, mais on peut la définir aussi comme :

Une proximité trop grande
avec l'objet cause du désir.



Il a cette **étrangeté à notre corps** qu'on vit très précocement en fait. Il n'y a qu'à voir les bébés en train de découvrir leurs pieds, etc. ; et puis nous, la manière où nous paraissons encombrés de notre corps. Il faut voir un cours de danse ou de Krav Maga pour voir à quel point ça ne va pas de soi.

Il y a une étrangeté constitutive.

C'est ça la notion à la fois de l'Imaginaire et du Réel, la formule qu'il emploie c'est « se produisent », c'est-à-dire que c'est exactement comme « se jouit » :

Il y a quelque chose qui SE passe et qui se passe indépendamment des possibilités du sujet d'y avoir accès.

Les animaux eux-mêmes ont peur de nous parce qu'ils sentent qu'il y a quelque chose qui ne va pas dans notre corps, donc ils se carapotent et ça, c'est lié à la formidable incompréhension qu'on peut lire, imaginer, dans les yeux d'un animal quand on se livre sur lui à des expérimentations. Je suis radicalement contre les neurosciences et tous ces trucs-là parce que je ne peux pas imaginer que ce n'est pas sans conséquence.

ANIMAL TESTING



Un animal qui à affaire à un prédateur est dans une certaine situation où il va fuir, se faire dévorer, etc., mais un animal qu'on torture — pour *le bien* bien sûr ! Pour le bien-être des êtres humains ! —, il ne comprend pas ce qui lui arrive, c'est **une terreur absolue** parce que c'est un défi justement à ce que lui perçoit du corps.

Donc notre rapport au corps — notre rapport à la jouissance — c'est uniquement à partir de lui qu'on peut situer effectivement l'apport décisif de la clinique psychanalytique qui donne à revoir l'ensemble de tous les savoirs.

Et c'est à partir de ce **rapport à la jouissance** que nous sommes dans :

cette ambivalence vis-à-vis de la jouissance



⇒ À la fois elle est quelque chose qui nous semble *excessivement difficile à atteindre* puisqu'on n'y arrive pas ;

⇒ Et d'un autre côté, sur un autre plan, *c'est quelque chose dont on ne peut pas se débarrasser.*

donc ça c'est :

le symptôme

Le symptôme n'arrive jamais à se dissoudre totalement ou alors quand le symptôme est éradiqué d'une certaine manière, il va réparaître sous une certaine forme.

Donc, le rapport à la jouissance est un rapport profondément ambivalent qui va spécifier notre aventure à chacun.

Faire de cette dimension-là le véritable universel est pour chacun notre aventure subjective avec la jouissance et comment on fait avec cette jouissance-là ; quel est notre rapport à la jouissance, comment on est capable d'explorer ce rapport à la jouissance, ça, c'est vraiment la clef que peut offrir la clinique psychanalytique.

Nous réduire à notre corps c'est effectivement là que réside la différence entre :

être le corps et avoir le corps

⇨ Si je suis **du point de vue du sujet**, je suis dans un *rapport d'avoir avec le corps* ;

⇨ Tandis que si je me situe **du côté de la jouissance** du corps, *je suis ce corps*.

Là, la recherche biologique, scientifique, etc., tend à faire de nous des corps. Il n'y a plus de sujet, il y a un emboutissement de l'avoir dans l'être du corps.

L'être du corps, faire partie de la grande chaîne de l'être, et donc c'est en ça que :

La science est un discours totalitaire.



C'est-à-dire qu'il y a fusion entre l'être et l'avoir, au détriment du sujet. C'est la raison pour laquelle la science éradique le sujet.

Essayez de ramener votre sujet à l'hôpital vous allez voir !

Ça n'a rien à voir avec les types qui font de la musculation parce qu'eux, ils se regardent dans la glace. Ils sont en train de se demander lequel est le plus réel entre celui qui est dans la glace et eux-mêmes. Alors ils se regardent comme ça.

D'ailleurs, un moment je faisais de la boxe où il y avait une salle de musculation — jamais je n'ai pu faire de musculation, je n'arrive pas à soulever des poids comme ça bêtement, ça n'a aucun intérêt — j'étais stupéfait de voir que les mecs passent leur temps à se regarder dans la glace.

Il y avait des miroirs partout et ils se regardaient sans arrêt pour s'assurer qu'ils étaient, *eux*, vraiment là. Ils questionnent le miroir avec un air interrogatif pour voir s'ils y sont, le miroir est plus réel qu'eux.

Ça n'a rien à voir quand même avec l'art martial ou les sports de combat, il y a plusieurs grades en fait, jusqu'à découvrir que :

Ton principal adversaire c'est toi-même.



Et dans ce rapport du corps à corps, il y a d'abord **un effet de miroir** qui est étonnant. Quand on prend d'un mec son doigt dans l'œil, hop ! il faut tout de suite lui mettre un doigt dans l'œil aussi. Comme s'il devait y avoir une **réciprocité**.... Ça, c'est le **petit autre**, on est dans ce truc-là un moment, et puis après ça change complètement; c'est-à-dire que ça passe sur un autre plan, et il y a des étapes initiatiques — enfin ! pas pour tout le monde, hein, ce qui font ça avec un certain esprit bien sûr !

Dans les sports de combat, il y a différents niveaux, mais justement, c'est vrai que là, le rapport au corps rentre

directement, la souffrance et la jouissance aussi. D'ailleurs, quand on voit des photos de combats au sol de Jiu-Jitsu brésilien justement, c'est presque un enlacement, il y a quelque chose de trouble là-dedans avec l'autre.



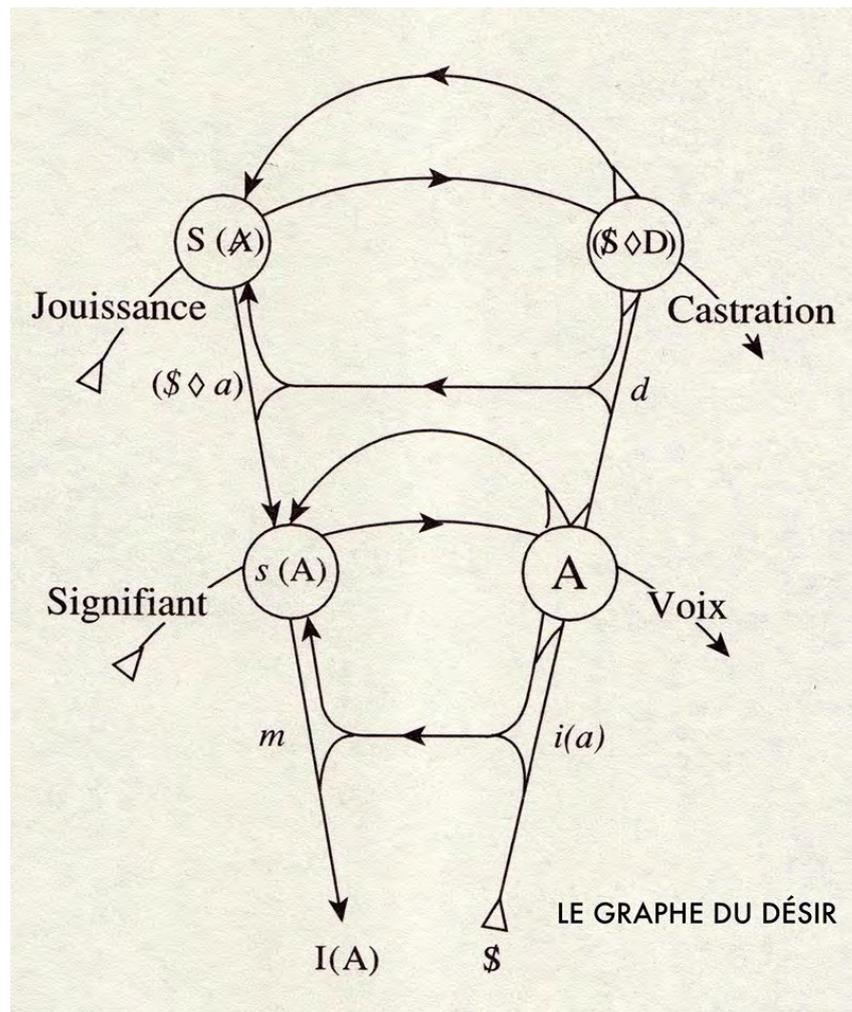
Mais bon c'est vrai que sur un certain niveau, il peut y avoir un au-delà de ça.

Ce corps est ce qui marque
notre rapport à la jouissance
sans corps, c'est impossible de jouir.

La psychanalyse arrive à réinscrire le sujet dans un discours qui est le **Discours de l'Analyste**. À partir de là, il peut avoir confiance et s'accrocher en tant que sujet à un discours; parce que sinon il n'y arrive pas ! Il est ramené à des discours qui ne tiennent pas, ils sont trop inconsistants. Je ne sais pas si vous écoutez le discours de la politique, de la publicité ou du marketing, c'est tellement inconsistant qu'on régresse vers le fait d'être un corps à ce moment-là, on ne peut pas obtenir :

Une position subjective valable.

Donc la psychanalyse permet ça. Alors, c'est un protocole, je voulais revenir là-dessus, parce que ça c'est un graphe qui est très complexe, mais il y a quelque chose de très simple quand même, si on en reste juste à la première **intention mythique** comme ça :



... qui est coupée par **la chaîne signifiante**. Donc ça, comme ça, c'est :

Le désir de l'Autre
on n'en sait rien

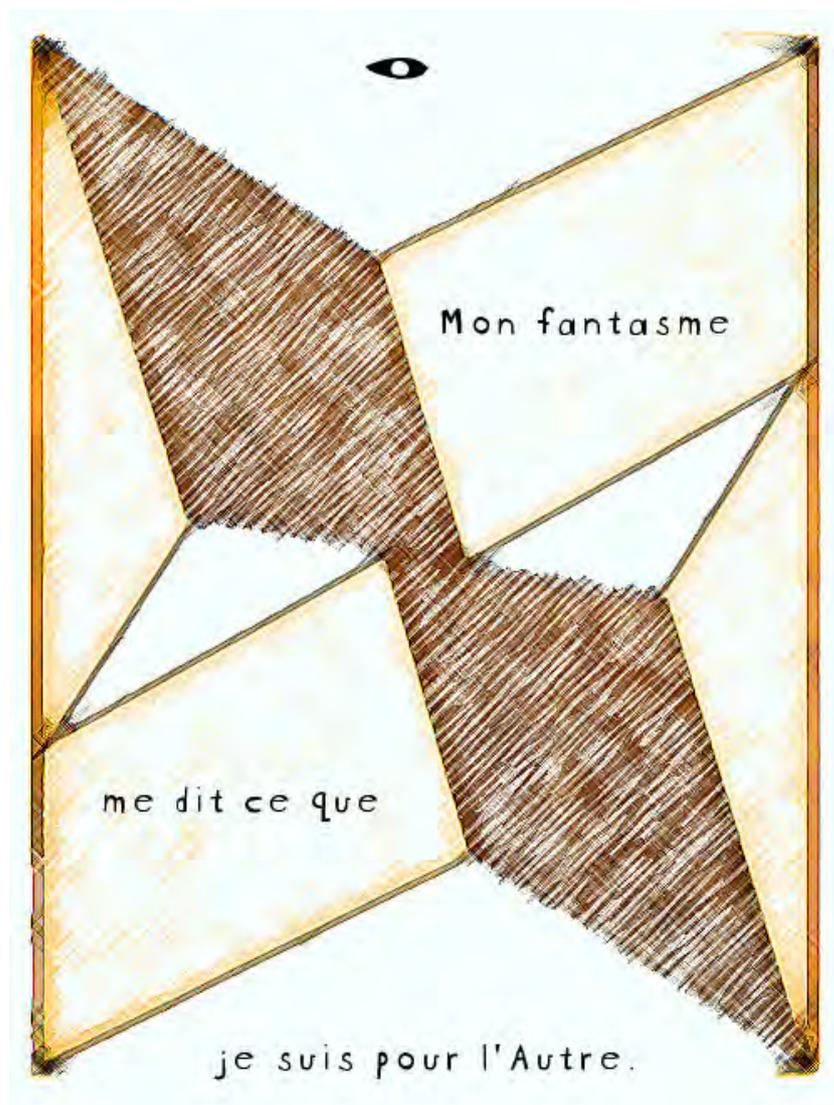
Et on ne peut jamais rien en savoir.

Ici, il y a un effet — c'est le premier, on va prendre le premier — ici :

Il y a effet rétroactif qui va signifier mon sujet.

À partir de ce moment-là, on peut placer la notion de **fantasme**, parce que quand on parle de jouissance, c'est important de placer :

le fantasme



Le fantasme, c'est ce qui vient protéger de ça, de cette intention-là dont on ne sait rien, c'est-à-dire, on est là, on arrive au monde, perdu complètement .

Qu'est-ce qu'on me veut ? je ne sais pas, je ne comprends rien ! Pourquoi ma mère fait ça ? Etc., même si on n'est pas capable de le formuler, on le voit, *les bébés sont des puits d'angoisse*. Ils sont en permanence, comme ça, en train de se demander ce qu'on leur veut. Ils dorment beaucoup pour récupérer parce que :

C'est très très inquiétant quand même, d'être soumis à autant de désir de l'autre impossible à cerner.

Donc on va apprendre à apprivoiser ça en mettant en scène un cadre, une fenêtre, c'est ça :

La fenêtre du fantasme



Ça a deux fonctions, c'est :

⇨ **Le désir de l'Autre est bouché comme ça**, grâce à ça, il y a comme un cache dessus qui fait qu'on n'est plus soumis à

cette aspiration du vide, parce que derrière c'est sans fin et c'est un vide ;

⇨ **Et ça nous apprend à comment désirer.** Le fait qu'il y ait un cadre ça pacifie les éléments, les objets viennent prendre place dans ce cadre-là, et le désir peut être retourné. C'est-à-dire qu'à ce moment-là, je peux apprendre à désirer les objets que j'ai devant, le hochet, le livre, le truc, etc.

Donc, paradoxalement, en fait — ça fait appel à tellement de notions, c'est très complexe, on a l'impression de partir dans tous les sens, mais c'est très simple — ça, en fait, ce que je vous décris là, c'est **le premier moment du monde juif**, comment on passe :

⇨ du **monde juif**

⇨ au **monde chrétien**

et pourquoi :

La psychanalyse est judéo-chrétienne.

Elle ne peut être que juive au départ et métabolisée par la transformation de ce désir infini — et dont on ne peut rien savoir — par le sacrifice chrétien.

Donc Nietzsche a raison :

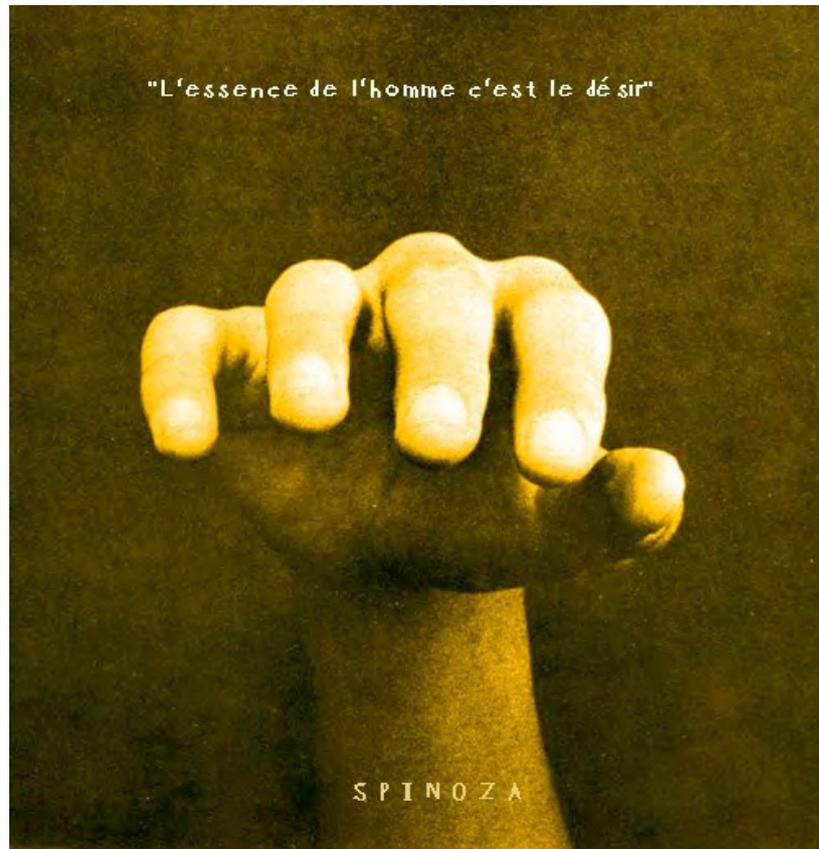
Il y a eu un seul chrétien et il est mort sur la croix.



Qu'est-ce que ça veut dire ?

Ça veut dire que dans ce **désir sans fin** auquel on est soumis, les juifs sont le premier peuple — alors, on dit « élu », c'est un mauvais mot « élu », puisque ça donne l'idée d'une élection, d'un truc qui les place dans une position de supériorité, ce n'est pas du tout ça au départ c'est « choisi » — le premier peuple choisi et ils ne sont pas du tout contents d'être choisis, c'est un peuple comme les autres, mais Moïse leur dit « oui c'est vous ! » Oh merde ! C'est-à-dire que Jéhovah, vous allez être soumis à son désir et il est capricieux, on ne peut rien savoir, il demande des trucs, le contraire, etc., il est humanisé, on ne peut pas savoir et donc ça, c'est quand on est en position de laisser ouvert le désir, c'est-à-dire :

Le désir de l'Autre,
on n'en peut rien savoir.

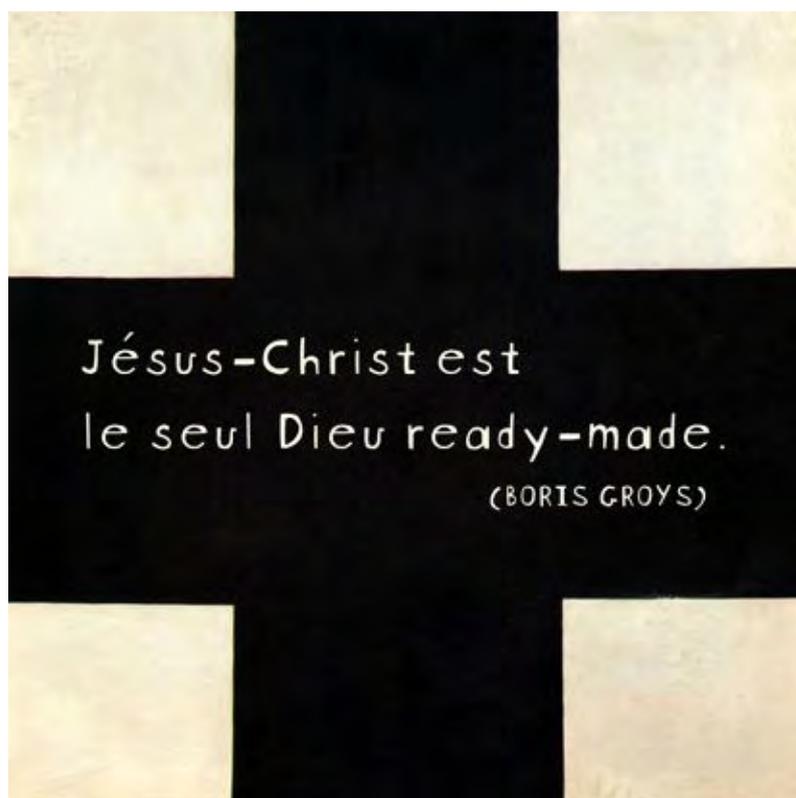


C'est une béance, cette intention mythique, là, voilà, ça c'est le truc de départ.

Après, il va se passer **l'étape chrétienne** où face à **l'impossible de ce désir** — donc on revoit le petit enfant qui est dans une position où il va dormir toutes les heures parce que c'est impossible d'être soumis à ce **désir de l'Autre** dont on ne peut rien savoir — Donc construire ce **fantasme**-là :

La fenêtre du fantasme, c'est, face à la demande infinie d'amour, de s'offrir soi-même comme objet d'amour à l'Autre pour combler son manque infini et du coup, combler moi aussi mon propre manque.

C'est la position du Christ.



C'est pour ça que j'ai pris la peine de dire au début pourquoi Nietzsche dit « il y a eu un seul chrétien, et il est mort sur la croix. »

C'est-à-dire que je viens de combler son manque, et ce faisant, il comble mon propre manque.

Donc **l'amour** — c'est pour ça que pour Lacan l'amour est second par rapport au Désir, c'est un sentiment comique — c'est d'abord le désir et en second l'amour qui vient suturer ça, et à partir de ce moment-là, en tant que symbole il prend sur lui le « Che Voi » et « Eli, Eli, lama Sabachtani ? » : Mon père, mon père, pourquoi m'as-tu abandonné ?

À ce moment-là où il meurt sur la croix, il montre qu'il n'y a pas de Dieu de l'au-delà. Ce qui meurt sur le croix, ce n'est pas le représentant de Dieu, c'est-à-dire le Christ, c'est le Dieu de l'haut delà lui-même. Il n'y a plus de Dieu de l'au-delà.

Donc :

Il faut faire avec la contingence.



C'est pour ça que pour Lacan, la vérité est contingente, le désir est contingent, tout est contingent.

On rentre dans une matérialité, un matérialisme on peut dire, mais c'est contraire au matérialisme laxiste scientifique qui pense que c'est une espèce d'asservissement à la matière, c'est :

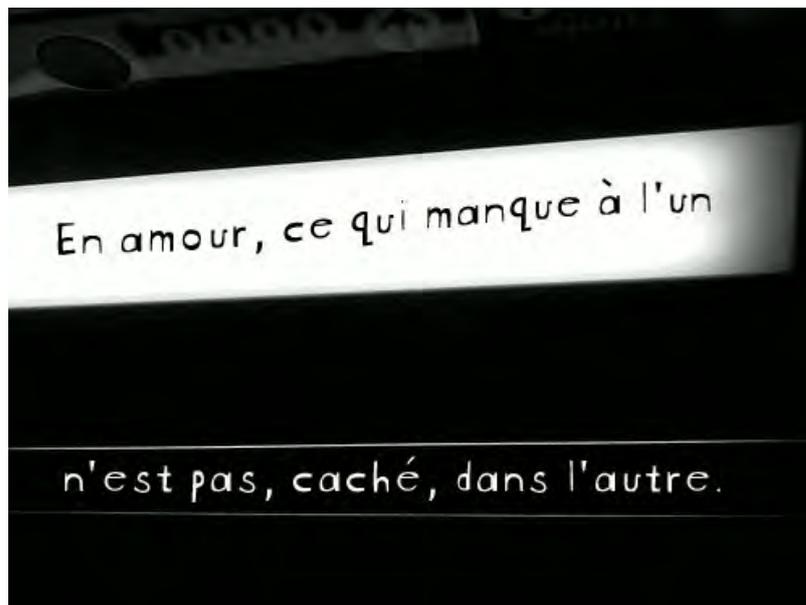
Une motérialité



C'est la manière dont les signifiants vont décrire notre position au monde qui nous permet de nous situer dans notre jouissance par rapport à ce désir-là, tout en laissant le désir ouvert, parce que nous avons la possibilité de fantasmer.

Et ce fantasme-là, ce cadre du fantasme, quand Lacan nous dit de « ne pas céder sur notre désir », c'est à partir du moment où il y a la destitution du grand Autre, c'est-à-dire que c'est la fin de la cure quand vraiment le grand Autre chute, son désir est à jamais...

On ne peut pas le combler.



Alors, à ce moment-là, ne pas céder sur son désir c'est le désir du sacrifice, céder à la pulsion de mort de l'Autre; on a plus besoin de ça, parce qu'on a plus besoin de cette fenêtre fantasmatique.

Quand il dit « ne pas céder sur son désir », c'est justement le contraire de BHL !! Tous ses fantasmes, lui, il n'en cède sur aucun ! En ce moment, à l'heure où on parle, il se fait passer pour Rambo V à quelques kilomètres d'ici en représentant l'ECF, l'Ecole de la Cause Freudienne. C'est quand même hallucinant d'en arriver là. Lui ne cède pas... sur sa jouissance ! Alors que :

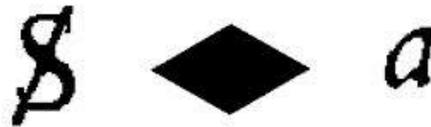
**Ne pas céder sur son désir,
c'est ne pas céder
au désir de se sacrifier pour l'Autre.**

... pour ce désir-là, qu'on ne peut jamais connaître et qui doit rester ouvert. Il n'y a pas d'objet qui vienne combler ce désir parce que nous sommes inscrits dans l'ordre du

*langage et notre sujet fait partie d'un au-delà de ce monde-
là qui est pris entre deux signifiants.*

*C'est en cela où le sujet à quelque chose à voir avec l'être
puisque que comme l'être, dès que la chose est, le sujet
disparait. Comme l'être aussi, ça devient un étant, de la
même manière le sujet lacanien ne peut jamais être
matérialisé.*

C'est la formule du fantasme :



Donc, La jouissance passe dans la langue :

La langue au départ c'est fait pour jouir.
Avant de signifier quelque chose,
elle signifie pour quelqu'un.



*La jouissance passe d'abord dans la langue, c'est là où le
sujet à la fois ouvre et disparaît immédiatement dans la
jouissance.*

Dès qu'il y a la jouissance, le sujet disparaît, mais il y a ce passage qui fait la civilisation de la jouissance, la jouissance du corps passe progressivement dans la langue.

Le symbolique va assécher la jouissance du corps.

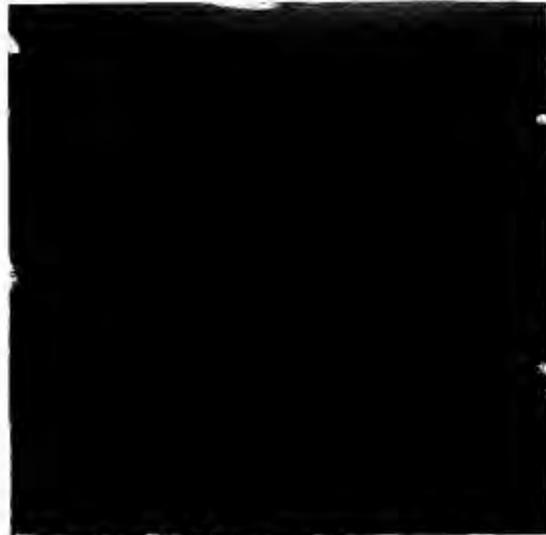
Pas toute, parce qu'il y a des îlots de jouissance du corps qui restent et c'est là qu'on va retrouver l'objet petit a, c'est-à-dire ce rapport entre l'élément linguistique de la langue et son rapport au corps.



Donc ce sont souvent — pour employer des exemples triviaux — *des mots qui font jouir*, même dans l'orgasme.

C'est là où on a ce rapport entre la matérialité du corps et le mot, cette **motérialité de jouissance** à ce moment-là.

Donc la civilisation, c'est qu'au lieu d'être entièrement prise dans le corps, est sortie du corps progressivement.



Le problème, c'est que
l'humanité ne coïncide
pas avec elle-même...



Question : *Quand vous dites que le fantasme c'est ce qui nous apprend à désirer, je me pose la question de la fin de l'analyse où on dit que le fantasme a été « traversé », qu'est ce qui se passe après ? Comment on désire après ça ?*

D'abord, c'est un hapax, c'est-à-dire que ça n'apparaît qu'une seule fois dans le texte de Lacan, d'aucun en on fait une espèce de truc un peu surinvesti, mais ce n'est pas grand-chose.

C'est un cerceau de papier qui est traversé.

À partir du moment où il y a la destitution du grand Autre, à partir du moment où le sujet lui-même accepte que l'Autre soit barré, que l'Autre soit une demande infinie, le cadre du fantasme par lequel je peux désirer et fantasmer n'a plus besoin d'être.

La traversée du fantasme c'est juste ça.

À ce moment-là, ça concerne plus les femmes que les hommes :

**Les femmes sont plus du côté
de la traversée du fantasme
et les hommes du côté
de l'indentification au symptôme**

Ce sont les deux modulations du fait de prendre acte de la destitution du grand Autre et donc d'avoir fait les deux tours des 4 discours.

À ce moment-là, le langage a creusé son trou et l'Autre apparaît définitivement inexistant comme le Christ sous la croix... Mon père, mon père, pourquoi m'as-tu abandonné ? Eli, Eli, lama sabactani, c'est-à-dire que l'Autre a chuté.

À partir de ce moment-là, je n'ai plus besoin de cette protection fantasmatique.

C'est juste ça.

Cette protection du fantasme qui fait que je ne cède pas sur ma jouissance jusque là. Alors à partir de là, voilà, je n'en ai plus besoin, c'est ça **la traversée du fantasme**, ce n'est rien de plus que ça. Ce n'est pas une espèce de truc où on va traverser la manche à la nage où un truc comme ça.
